

pas, à dire vrai, un métier ; c'était une sorte d'art, un art domestique, en grande partie réservé aux femmes, et les ouvrages de ces femmes n'avaient qu'une étroite consommation. Il en est cependant parlé dans nos anciens romans. La soie était rare à la vérité. Ne voit-on pas que Philippe VI chargea en 1345 un des sénéchaux du Languedoc d'acheter à Nîmes, pour sa femme Jeanne de Bourgogne, douze livres de soie qui fut payée près de 400 francs de notre monnaie par livre ? Les riches étoffes étaient tirées de l'Orient, de l'Italie, de la Flandre ou de l'Allemagne ; leur fabrication était chez nous, vers 1460, un art inconnu ; vers 1480, un art qui naissait à peine et que nous devons apprendre par les leçons et les exemples d'Italiens et de Grecs. Trois siècles plus tard, cette chétive manufacture était devenue une des premières de notre pays et une des premières du globe.

Il n'est pas exagéré d'en évaluer les produits définitifs, nous voulons dire les tissus, même au prix abaissé actuel de la soie, à 640 millions de francs environ.

Il serait presque impossible de juger avec quelque exactitude des forces d'une manufacture aussi divisée, mais on connaît assez bien en quels lieux et avec quels procédés son fonctionnement s'exerce pour faire une évaluation suffisante, tout au moins au regard de l'outillage et du personnel. On peut estimer qu'elle représente un capital immobilisé de 300 millions, un personnel de 520,000 personnes qui se partagent au moins 350 millions de salaires et de profits.

Cela fait supposer un mouvement énorme de capitaux, mais qui est plus grand encore en réalité, car, la sériciculture française ne fournissant à nos fabriques que 12 pour 100 de ce qu'elles consomment, le commerce